

Prairies La biodiversité, ça se cultive !

Tour à tour destructeur et créateur, l'homme oscille de son statut d'ennemi séculaire de la nature à celui, plus récemment reconnu, de bienfaiteur. Et si l'histoire entre l'agriculture et la biodiversité n'était ni vraiment noire ni vraiment blanche ?



Plusieurs centaines d'espèces d'herbacées, 70 d'arbres et d'arbustes, 180 d'oiseaux... Le bocage du Champsaur, dans les Hautes-Alpes, affiche une liste respectable au rayon biodiversité des espèces. Une diversité qui ne s'explique pas seulement par les conditions naturelles. « S'il y a une telle variété d'espèces et d'habitats, avec cette alternance de haies, de prairies, de forêts, de champs cultivés, c'est bien grâce à l'homme, souligne Richard Bonet, chargé de

mission « paysages et milieux » au Parc national des Ecrins. D'ailleurs, les choix techniques qu'il adopte pour entretenir ses parcelles agricoles ajoutent encore à la diversité. Un pré fauché pour faire du foin par exemple ne présente pas le même cortège floristique et faunistique qu'un pré pâturé. En maintenant les différentes pratiques agricoles, on préserve la biodiversité ». Même son de cloche dans les Vosges. Là-bas, on soigne l'entretien des vergers traditionnels familiaux, à

l'orée des villages. « Pour permettre aux populations de chouettes chevêches de se maintenir », précise Jean-Claude Génot, chargé de la protection de la nature au parc naturel régional des Vosges du nord. L'agriculture au service de la biodiversité, en somme. Il faut dire que dès que survient un changement d'usage, la flore et bien souvent la faune s'en trouvent modifiées. Dans les prairies de fauche d'altitude, la mise en pâture conduit au remplacement des grandes marguerites,



Prairie de fauche, plateau de Charnière. Massif des Écrins

renouées bistortes et trisètes dorés par des plantes plus adaptées au pâturage : pissenlits, achillées millefeuilles et pâturins des Alpes notamment.

Arrêt de mort

Si a priori, le changement n'est en soi ni bon ni mauvais, pour certaines espèces rares et menacées, l'enjeu est de taille. On pense évidemment au chardon bleu. L'abandon de la pratique de la fauche signe la plupart du temps l'arrêt de mort de la

reine des Alpes. D'autres plantes moins connues, et pourtant en déclin, dépendent aussi des activités humaines. Les plantes messicoles, par exemple, qui poussent essentiellement dans les champs de céréales. Elles ont besoin que la terre soit régulièrement retournée. Pratiquement éradiquées en plaine par les pesticides, elles survivent encore en montagne. Jusqu'à ce que les champs de céréales disparaissent ou soient traités plus intensivement. Comme le résume Véro-►

Criquet des pâtures



© JÉR. BUCHERMAN/PARC NATIONAL DE LA VAOISSE

Bleuet

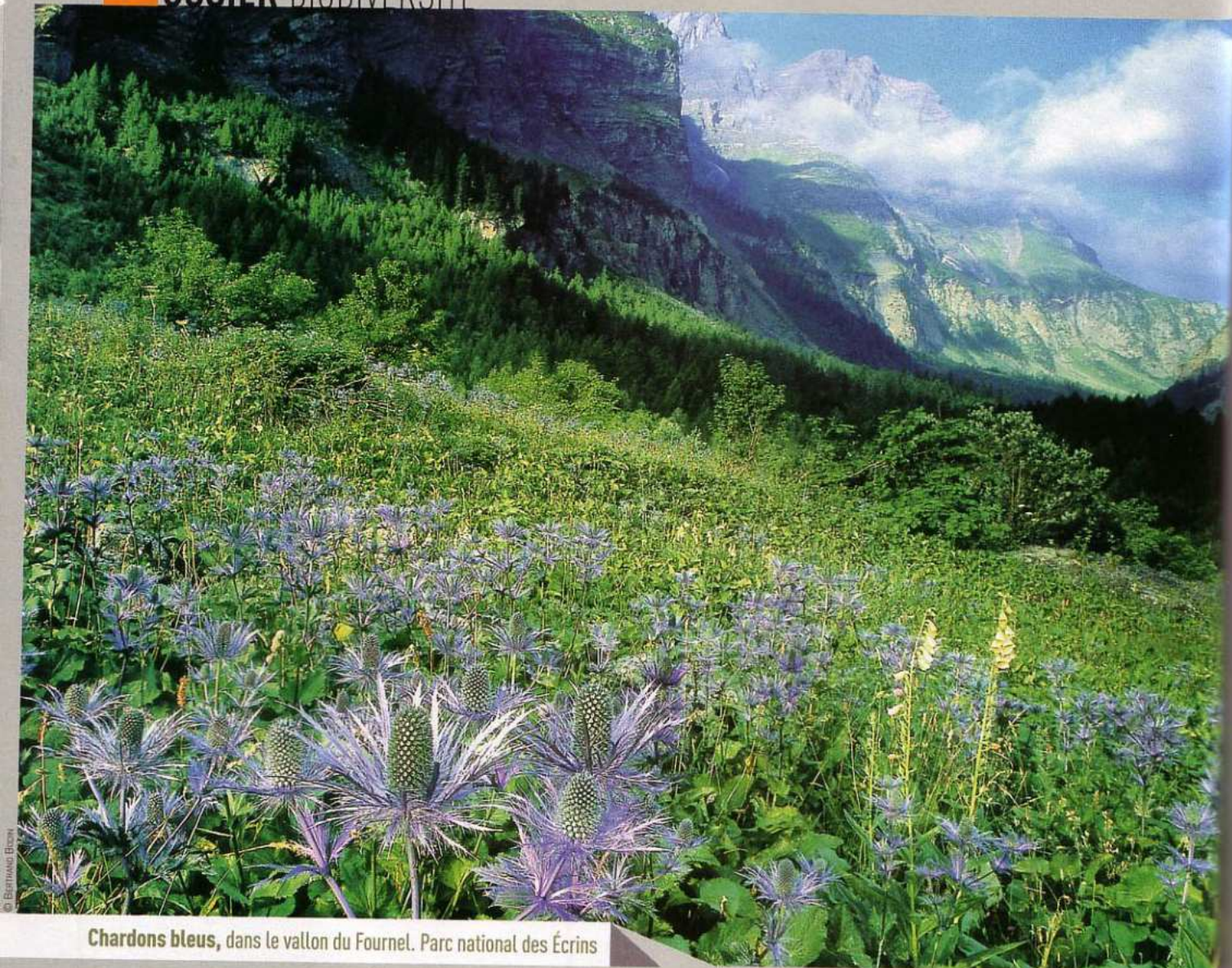


© MICHEL DUBOIS/PARC NATIONAL DE LA VAOISSE

Renouée bistorte



© JÉR. BUCHERMAN/PARC NATIONAL DE LA VAOISSE



Chardons bleus, dans le vallon du Fournel. Parc national des Écrins

► nique Plage, chargée de mission « milieux naturels et paysages » au Parc national de la Vanoise, « de façon générale, on constate que la déprise agricole en montagne s'avère plutôt défavorable à la biodiversité. Elle conduit à une homogénéisation des milieux et à une perte de diversité paysagère ». Le cas de la fétuque paniculée, une graminée, illustre bien ce phénomène. A Bessans en Haute-Maurienne et dans plusieurs secteurs des Hautes-Alpes, la transformation de prairies de fauche d'altitude en pâtures extensives pour moutons conduit à la mise en place de paysages monotones de pelouses à fétuques. La raison ? Les moutons ne consomment pas cette graminée, ce qui favorise son développement aux dépens de toutes les autres plantes. Et rend ces parcelles bien moins intéressantes pour les troupeaux, qui y trouvent de moins en moins leur compte, comme pour la biodiversité en

général. Avant de devenir pelouses à fétuques, ces prairies de fauche d'altitude, situées au-dessus de 1800 mètres, étaient bien plus riches en diversité biologique. « Dans les prairies de fauche, on rencontre en moyenne une quarantaine d'espèces végétales contre seulement une dizaine dans une prairie de plaine exploitée de façon intensive, expose Véronique Plage. Cette grande variété floristique favorise celle des papillons ». Pour preuve, dans les prairies de fauche d'altitude de Haute-Maurienne, pas moins de 80 espèces de papillons ont été recensées, soit les deux tiers des espèces présentes localement. Les fleurs attirent aussi abeilles et bourdons tandis que criquets et sauterelles trouvent dans les hautes herbes abri et nourriture.

Moins de fleurs

Evidemment, cette concentration d'insectes attire des insectivores

comme le tarier des prés, un oiseau, ou encore des chauves-souris. Seulement, d'une parcelle à l'autre, la diversité n'est pas la même. Elle peut varier de 20 à 55 espèces de fleurs, alors même que les conditions d'altitude et d'exposition restent similaires. « Ce résultat nous a paru très étonnant au départ, mais après analyse, on a pu expliquer cette différence par les pratiques agricoles, poursuit Véronique Plage. En général, plus une prairie est fertilisée, moins elle est riche en espèces car le recours aux fertilisants favorise la pousse des herbacées. Par ailleurs, une fauche trop précoce empêche les plantes à fleurs d'effectuer leur cycle biologique et donc de semer leurs graines. Les plantes qui ont une reproduction végétative comme les graminées sont moins inquiétées et se développent plus ». Résultat : des prairies moins fleuries et moins colorées et un foin de moindre qualité.

**Fenaison
au rateau,
vue vers
le glacier de
la Vanoise.
Parc national de
la Vanoise**

© Pierre FOLLIE/Parc national de la Vanoise



Des études récentes ont en effet démontré que la richesse floristique d'une prairie de fauche augmentait la qualité du fourrage et par conséquent celle du lait et du fromage. Intérêt agricole et écologique se rejoignant, des contrats agri-environnementaux ont été signés afin de faire perdurer l'activité agricole sur ces milieux à la composition floristique si originale. En Vanoise, par ce biais, des exploitants se sont engagés, contre rémunération, à limiter la fertilisation de leurs parcelles et à pratiquer une fauche relativement tardive. 170 hectares de prairies d'altitude ont ainsi été maintenus. Mais en définitive, l'agriculture en montagne serait plutôt favorable ou défavorable à la bio-

diversité ? « Ni l'un, ni l'autre ! tranche Véronique Plaige. Ce type de discours est faux et surtout réducteur. Tout dépend des pratiques. Pour reprendre le cas des prairies de fauche, le niveau de fertilisation et les dates de fauche sont les véritables déterminants ». Et puis, il faut garder à l'esprit que lorsqu'il s'agit de

biodiversité, rien n'est simple. « Conserver la biodiversité ne signifie pas tout geler en l'état, conclut Gérard Largier, directeur du conservatoire botanique pyrénéen. Il faut avant tout éviter les pertes irrémédiables du fait de l'homme et faire en sorte que les capacités d'évolution des espèces soient préservées ». ■

Pourquoi le maintien de l'agro-pastoralisme dans les Cévennes semble-t-il si capital ?

Pour une raison simple que les chiffres rendent bien : 60 % du territoire est couvert par des milieux forestiers, le reste, soit 40 %, par des milieux liés à l'agriculture. Si les prés, les pelouses ou les landes existent, c'est bien parce que les hommes ont un jour défriché les forêts et utilisé ces nouvelles terres à des fins agricoles. Comme l'altitude est sur l'ensemble des Cévennes inférieure à la limite de pousse des arbres, là où le pâturage ou la fauche ne sont plus pratiqués, des arbustes, puis la forêt risqueront de reprendre petit à petit le dessus et feront disparaître tout le cortège de plantes et d'animaux liés aux pelouses et aux landes. Le maintien de l'agriculture est donc indispensable si on veut éviter une énorme perte de biodiversité. Le parc national encourage donc les structures agricoles. Pour l'instant, le résultat s'avère plutôt probant. Par rapport aux autres régions françaises de montagne, la vitesse de disparition des agriculteurs est deux fois moins rapide dans les Cévennes.

2 QUESTIONS À **REMI NOEL**

Chef du service découverte et communication au parc national des Cévennes



D.R.

Mis à part l'agriculture, quelles sont les autres méthodes employées pour préserver la biodiversité ?

Dans certains milieux steppiques, comme sur les causses Méjean et de Sauveterre, l'invasion par le pin noir d'Autriche constitue une menace sérieuse. Afin de conserver les milieux ouverts, des opérations de coupes sont régulièrement menées. Mais il ne faut pas croire que la forêt est un milieu pauvre en biodiversité. Au contraire. Une gestion adaptée peut favoriser la diversité des espèces. Par exemple, sur le versant nord de l'Aigoual, la décision de laisser vieillir naturellement la hêtraie par endroits a suffi à faire revenir le pic noir, le plus grand pic d'Europe. Cet oiseau a en effet besoin de troncs de plus de trente centimètres de diamètre pour construire son nid. Et il n'a pas été le seul à revenir. La chouette de Tengmalm, plutôt septentrionale, a elle aussi fait sa réapparition dans les Cévennes. Elle fait partie des 25 espèces animales et d'oiseaux qui réutilisent les nids de pic noir abandonnés.